

PRIN DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, et dans les théâtres,
20 c. par numéro.



L'ARTISTE

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;
Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;
Paraît tous les Dimanches,
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de la
Préfecture, 6; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26;
— chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6;
— et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris,
à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de
la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les direc-
teurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à
Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. —
Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré
à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Nous avons aujourd'hui encore le regret de faire paraître notre journal sans musique et sans dessin. Nos publications musicales, dont les éléments sont riches et nombreux, ne sont point encore terminées, et dimanche prochain seulement nous pourrions publier un portrait de M. George Hainl, dessiné d'après nature par M. Auguste Flandrin.

Nous avons confié notre musique à des talents variés qui tous sont à Lyon en première ligne, et nous pouvons dès aujourd'hui annoncer que les prochains morceaux, qui se succéderont avec exactitude, sont dus à MM. AUDRAN, BILLET (Alexandre), CHERBLANC, GEORGE HAINL, MALLIOT, MANIQUET, MIRO, ROZET et RUOTTE.

Les bruits les plus opposés ont circulé cette semaine sur ce qu'on veut bien appeler la nouvelle position de l'Artiste. Nous ne voyons pas ce qu'il y a de si nouveau dans cette affaire. Nous devons à la vérité de dire que la vente de notre dernier numéro a été autorisée par la direction, mais que, malgré cette autorisation, nous nous sommes abstenus d'user d'un droit dont nous ne savons pas quel sera le sort ultérieur. Dans les théâtres ou hors des théâtres, notre langage n'a pas à se modifier. Il nous semble que notre profession de foi était assez claire pour trouver croyance : vendu dans les salles de spectacle, l'Artiste ne prend point l'engagement de déposer sa critique ; interdit, il n'en trouvera pas l'occasion de créer une opposition systématique qui n'est point de son goût. Nous n'avons de mauvais vouloirs pour personne, et nous n'entendons soutenir personne ; notre sollicitude ne s'inquiète que des faits dramatiques qui se passent au grand jour, et que nous jugeons selon nos idées et nos vues. Nous ne sortirons pas de là.

GRAND-THÉÂTRE.



COMME la semaine précédente, celle-ci vient de s'écouler à l'aide du plus triste répertoire qu'on puisse imaginer, et nous n'aurions rien à dire si les débuts étaient terminés. Ils ne le sont pas tout-à-fait, et au train dont vont les choses, ils peuvent continuer quelque temps encore. Cette désorganisation, ou cette impossibilité de composer des soirées convenables, conduit souvent à des spectacles qui pèchent trop par leur ordonnance pour qu'ils puissent conserver toute la dignité nécessaire à une scène de premier ordre ; et pour ne parler que des danses intercalées au milieu de *Zampa*, et du divertissement ajouté au troisième acte de cet ouvrage, il est difficile d'approuver ce bal et ces airs de fête qui sont venus surprendre toutes ces femmes agenouillées et chantant en chœur la prière d'Alice. L'obligation où l'on a pu être d'organiser pour ce jour-là un prétexte de débuts pour la première danseuse n'impliquait pas l'autorisation de manquer de respect à l'œuvre d'Hérold, et l'opéra terminé, il eût été plus simple de baisser le rideau.

Ce sont de fort minces observations, sans doute ; cependant, au théâtre plus que partout ailleurs, les petits faits ont leur importance, et l'arrangement général d'un spectacle entre pour beaucoup dans le plaisir qu'on peut y goûter. Le public saisit si vite le côté ridicule des choses, qu'il faut autant que possible éviter de le lui montrer.

Dites, si vous voulez, que nous nous amusons aux bagatelles de la porte avant d'entrer en matière, nous n'en sommes pas moins con-

duit tout naturellement, puisqu'il s'agit de danses, au sujet essentiel qui doit nous occuper, à savoir les débuts de Mlle Louisa Johnson, la danseuse par excellence de la célèbre *Cachucha*. C'est bien là la désinvolture décolletée qui convient, la pose hardie, le geste lascif, brusque et rapide, les mouvements serrés et abandonnés de la danse espagnole : aussi, dans ce caractère de danse, aujourd'hui si connu et si populaire, Mlle Louisa Johnson a-t-elle enlevé son public qui obéit toujours à l'entraînement du moment. Chez la débutante, les pieds sont souples, agiles, bien rompus à la danse : il y a de l'aplomb et de la force nerveuse, les pointes sont faciles et correctement exécutées ; il y a aussi beaucoup d'habileté dans les jambes, mais le torse manque de grâce, et la physionomie d'expression : nous voudrions plus d'harmonie dans tout l'ensemble, qui est commun et théâtral. Mlle Louisa Johnson connaît parfaitement son métier sans doute, mais il lui manque la distinction ; comme aussi elle ne possède pas cette pudicité qui ne doit jamais abandonner les poses, même les plus hardies et les plus usées. En somme, il est incontestable que la débutante possède assez de danse pour tenir son emploi, mais l'art lui fait défaut.

Le troisième début, dans la *Sylphide*, a soulevé une opposition très vive, et le succès des premiers jours est aujourd'hui sérieusement contesté.

Nous n'avons pas l'habitude de ricaner personne sur les défauts physiques, mais la danse veut essentiellement de la beauté et de la régularité dans les formes. En l'absence de ces qualités premières indispensables, Mlle Laurent, première danseuse demi-caractère, ne peut pas espérer de se faire accepter. Ceci nous amène à constater les progrès de Mme Sophie Garantie d'un part, comme aussi à rappeler que Mlle Bazire, svelte et gracieuse, et qui jouit à juste titre de la faveur du public, a mérité dimanche, passé dans l'*allemande* qu'elle a fort bien dansée en compagnie de Mme Garantie et de Besancenot, de nombreux applaudissements ; sans oublier Hilariot qui a souvent de l'élégance, de la légèreté, et des élans bien dessinés et d'une grande souplesse.

Constatons l'apparition de M. et de Mme Bordier, le mari comme trial : il réussira sans doute ; la femme, comme première Dugazon. Nous écouterons encore cette dame, qui n'a chanté jusqu'ici que le *Chalet*.

Mlle Lehuen s'est fait remarquer dans le joli rôle de Babet du *Nouveau Seigneur*, qu'elle a dit avec toute la candeur et la fraîcheur voulues, et qu'elle a chanté avec beaucoup de grâce et de correction.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Non, l'on ne pourrait sans injustice attribuer à l'indifférence publique les moments difficiles que traversent quelquefois nos théâtres de Lyon : cette ville aime le théâtre et se presse aux spectacles dès qu'ils semblent lui promettre quelque apparence de nouveauté, de plaisir. Voyez les représentations à bénéfice données sur notre scène secondaire : toujours, pour s'y rendre, la foule la plus épaisse et la plus élégante brave le long supplice de la gêne : rien ne l'arrête, ni la durée d'un spectacle commençant à 6 heures pour finir à minuit, ni les difficultés d'abordage et de sortie de cette étroite cage que l'autorité municipale persiste à nommer théâtre, ni le tourment des banquettes beaucoup trop resserrées, ni la chaleur étouffante, ni même le passage fréquent de ce petit garçon d'estaminet qui, sous le prétexte de pourvoir au rafraîchissement de l'as-

semblée, brise impitoyablement les genoux de tous les spectateurs assis, et leur crie aux oreilles son jeu de mot quelque peu funéraire : *qui demande la bière de ces Messieurs ?* Convenez donc que notre public est admirablement fait pour se laisser exploiter (théâtralement parlant).

Mais nul ne saura dire le vent de malheur qui, depuis bien des mois, souffle sur nos théâtres : la foule vient, et l'on ne sait pas la retenir : Lyon est la fabuleuse poule aux œufs d'or, et l'on semble ne pas se soucier de ramasser cet or. L'année théâtrale nouvelle a vécu tout entière sur la *Grâce de Dieu*, c'est-à-dire sur un héritage de l'an dernier, et jusqu'ici l'on s'était mis à quatre ou cinq pour choisir les plus tristes ouvrages dramatiques, entre tous ceux plus ou moins avantageux que la capitale expédie aux provinces. En vérité, c'était trop compter sur la grâce ; et le Ciel ne songeait guère à aider ceux qui ne s'aidaient pas eux-mêmes.

Qu'arrive-t-il aujourd'hui ? Voici que le premier comédien de Paris, Bouffé, va reporter sur lui seul l'attention publique et faire sortir des mains de nos compatriotes tout l'argent qu'ils consacrent méthodiquement à leurs menus plaisirs. Eh bien ! c'est précisément l'heure choisie pour mettre en scène deux pièces bien supportables et un excellent ouvrage. *Diane de Chivri*, offerte à Lyon un mois plus tôt, eût pu balancer le succès, alors un peu vieilli, de la *Petite Savoyarde*, et procurer d'assez nombreuses recettes ; maintenant on l'expose à passer presque inaperçue. Ceci est fâcheux, sans doute, mais n'est-ce pas la faute du théâtre ? ne gaspille-t-il pas les fortunes ? ne force-t-il pas le public à dire de lui ce que raconte le sergent Larose dans la *Permission de 10 heures* : *Le malheureux a cru ne devoir se servir que de pavots, pour endormir Mes-maux ?*

Quoi qu'il en soit, la *Permission de 10 heures* et la *Mère et l'Enfant se portent bien* sont deux bluette spirituelles, mais de genres différents : la première est *Palais-Royal* pur-sang, c'est-à-dire leste et décollée ; la seconde repose sur un seul personnage (Arnal), et vit d'un *quiproquo* perpétuel. L'heureux bénéficiaire, Ambroise, s'est fait applaudir dans un des rôles principaux de ces deux ouvrages : cet artiste est très convenablement placé dans toutes les créations qu'il aborde, mais nous préférons le sergent Larose au fils du marchand de bibelots. Les conditions de physique et de talent d'Achard et d'Arnal ne sont point les mêmes : il y a chez le premier plus de grosse joie, plus de rondeur, plus de science de l'art du joli et joyeux viveur ; le second demande quelque chose de plus grêle dans l'apparence, plus de grotesque naïveté, plus de détails fins et minutieux, plus d'intentions sans intention visible. Ambroise est plus heureux dans les Achard : on doit même dire qu'alors il s'élève à la hauteur de l'original. Barqui est assez allemand dans la *Permission de 10 heures*, qui, du reste, est très bien jouée.

L'intrigue de *Diane de Chivri*, vous la connaissez, et nous espérons que vous irez la suivre encore au théâtre. Les ouvrages bien écrits, conduits d'une manière savante et dramatique, sans déclamation, sont assez rares sur notre scène pour qu'on les y vienne voir. Peut-être Frédéric Soulié a-t-il fait deux actes de trop, mais ne faut-il pas pardonner quelque chose au métier d'écrivain ? *Diane* est assez belle pour qu'on lui permette de vouloir occuper d'elle plus de temps qu'il en faudrait pour la connaître.

M. Boulard et Mlle Minié n'y sont point dans leurs rôles : l'un doit se défier du chant, et l'autre éviter les éclats quelquefois répétés de sa voix perçante ; du reste, Mlle Minié a eu des moments assez heureux dans ce drame. Alexandre mérite tous nos éloges, ceci n'est pas nouveau : sa dignité, sa franchise, sa passion trouvent à se déployer dans un bien beau rôle ; et puis, comme il est admirablement secondé par la femme que nous avons nommée notre *grande artiste* ! Mad. Thibaut mérite de plus en plus ce titre bien reçu ; Marie, la Savoyarde, et la pauvre aveugle *Diane*, lui concilient toute admiration.

Disons-le donc une fois encore : le drame de Frédéric Soulié glanera toutes les recettes que lui voudra bien abandonner Bouffé, mais il eût mérité mieux.



Nous voulons bien accueillir la lettre suivante et lui donner la publicité qu'elle mérite à tous égards, mais nous tenons cependant à éclairer l'opinion de notre correspondant et celle aussi de certains de nos lecteurs. L'*Artiste* n'a pas cessé, depuis le premier jour, de publier dans une ligne d'indépendance complète ; et ce que l'auteur de la lettre que nous publions prend chez nous pour un remords de conscience, n'est qu'une conséquence toute naturelle de notre libre arbitre. Nous faisons allusion ici, tout le monde le comprendra, à l'abandon que nous sommes prêts à faire du droit dont nous jouissons de vendre notre journal dans les deux théâtres de Lyon. En possession de ce droit, nous avons dit ce que nous pensions et rien que ce que nous pensions. C'est justement parce que nous avons mis le doigt sur une corde sensible, c'est justement parce qu'alarmé des tendances administratives de la direction de nos théâtres, nous avons essayé de lui faire entrevoir la fausse route dans laquelle elle s'engage, le danger qu'elle doit courir en persévérant dans une ligne de conduite qui n'a pas même le mérite d'être un système, car il n'y a pas de système là où il y a désordre ; c'est justement, disons-nous, parce que, dans l'intérêt même de cette

direction, nous avons écouté les devoirs de notre critique, c'est pour toutes ces raisons-là, lesquelles en valent bien la peine, que la vente de l'*Artiste* une première fois a été suspendue. Nous expliquons aujourd'hui même notre détermination ultérieure. Qu'on ne vienne donc pas nous parler d'indépendance, de notre erreur d'un moment, et de notre nouvel avis. Nous avons eu et nous aurons toujours un but tout artistique, nous le poursuivrons à nos risques et périls. Notre correspondant de ce jour nous annonce une série de lettres que nous insérerons à notre convenance, si ces lettres contiennent des faits et de bons enseignements. Nous agissons comme nous aurions agi il y a huit jours, et c'est ce que nous tenions à bien faire comprendre. Maintenant voici la lettre :

Monsieur le Rédacteur,

Lorsque je vous priai de me compter au nombre de vos abonnés, dans l'intention, je ne dirai pas de coopérer par un aussi faible tribut à la réussite de votre journal, mais de répondre à l'appel que vous faisiez à tous les hommes intéressés, soit par position, soit par goût, au développement de l'art dans notre cité, j'avais pensé que vos chances d'existence, je dirai même plus, de succès, reposaient non-seulement sur la capacité et l'esprit de vos collaborateurs, sur le vôtre, Monsieur, mais encore sur un principe bien arrêté de vous faire l'organe de la vérité et de la franchise la plus impartiale : telles sont aussi les promesses que vous nous aviez faites, et je me crois en droit de vous adresser le reproche de ne les avoir pas toujours tenues. Il est vrai que vous nous avez fait comprendre pourquoi votre journal ressemblait à tous les journaux, et nous sommes obligés de vous excuser, si nous ne voulons pas vous absoudre.

Moins qu'un autre j'ai l'intention de me poser en juge infallible de toutes les questions d'industrie et d'art qui intéressent à un si haut degré notre cité ; assez d'esprits éclairés et spéciaux aborderont sans doute, quand le moment sera venu, la question de l'école des beaux-arts, ou toute autre ayant rapport à notre belle industrie, souvent mal protégée ; je m'abstiens, et pour cause d'insuffisance, et pour cause d'inopportunité, d'entrer étourdiment dans la lice, et j'aborderai un autre sujet non moins digne d'intérêt, et dont j'aime à m'occuper un peu plus spécialement. Je veux parler du théâtre, qui mérite aussi qu'on s'occupe de lui, puisqu'il est incapable de marcher par lui-même.

Les théâtres ne sont plus possibles en France, répètent à l'envi beaucoup de personnes du reste fort éclairées ; le goût du public pour les spectacles se perd chaque jour davantage ; le théâtre, au lieu d'être l'école des mœurs ou tout au moins du goût, n'est plus qu'un lieu de démoralisation, etc. etc. Telles sont les sentences que j'ai entendu porter par des hommes graves et fort estimables, dont le jugement et l'opinion avaient été égarés par des faits accomplis. Ces hommes estimables ont vu les résultats, mais ne se sont pas donné la peine de remonter aux causes, et je leur pardonne d'autant plus volontiers qu'ils étaient absorbés par des occupations sérieuses d'une tout autre nature.

Certes, je ne puis me dissimuler les difficultés nombreuses que présentent les directions de théâtres, mais je ne peux admettre que le théâtre soit impossible, parce qu'une direction n'aura pas su conduire sa barque au port. Ne pourrait-on pas plutôt se plaindre de ce que le gouvernail est souvent confié à des mains inhabiles ?

Aujourd'hui tout se résout par des chiffres ; l'art vient souvent après la question d'argent : mais ce sont, à mon avis, deux éléments inséparables, et si vous voulez faire de l'argent, faites de l'art.

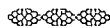
Ne sutor ultra crepidam, dit un vieux proverbe ; jamais tel axiome ne fut mieux prouvé, et ce serait trop exiger que de demander aux directeurs de théâtres toutes les connaissances indispensables dont se passent fort bien de simples *entrepreneurs*. Je me sers de cette qualification, car je ne vois pas la différence qui existe entre l'homme qui vit du théâtre aujourd'hui et le maçon. Les ténors vendent leur voix à tant la phrase, la danseuse à tant la pose ou la pirouette, absolument comme le détaillant vend son calicot ou sa toile peinte, à tant le mètre. Le bon marché pour le consommateur est souvent en faveur du dernier.

Je ne demanderai pas à nos entrepreneurs de faire de l'art ; car je reconnais que, s'il est malhonnête de parler latin aux dames, il est tout aussi inconvenant de demander l'aumône à un homme qui n'a rien dans sa bourse : je persiste à dire pourtant que je crois le théâtre possible à Lyon, je dirai même plus, le théâtre est nécessaire, et, s'il n'existait pas dans notre ville, il faudrait l'y créer. A cet égard, je suis certain d'être tout-à-fait d'accord avec notre conseil municipal.

Quant aux moyens, les seuls convenables suivant moi pour arriver, dans la gestion des affaires dramatiques de notre ville, à d'excellents résultats, je me propose, si vous voulez bien le permettre, Monsieur, de les développer plus tard, et j'en ferai le sujet d'une série de lettres que je compte mettre à votre disposition.

Agréer, etc.

Un de vos abonnés.



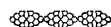
La Commission exécutive de la Société des Amis des Arts renouvelle à MM. les artistes l'avis que les inscriptions pour les concours d'ornement et de fleurs, dont suit le programme, pour l'exercice 1841 à 1842, seront reçues au secrétariat du Palais des Arts jusqu'au 15 juillet inclusivement.

PROGRAMME DU CONCOURS D'ORNEMENT.

Un vase richement décoré, comportant figures et ornements de toute nature. Le style au choix du concurrent.
Hauteur, 50 centimètres y compris la base.
Chaque concurrent devra exécuter au trait et sans ornementation la coupe du vase dans la même proportion.
Il devra donner, en outre, des détails de profil et de face ou de raccourci dans une proportion double.

PROGRAMME DU CONCOURS DE FLEURS.

Un groupe de fleurs peint à l'huile ou à la gouache, accompagné de douze études de fleurs au trait.



Nous avons trouvé dans la boîte de l'Artiste l'article suivant qui nous paraît sortir de la plume de l'un de nos compatriotes, et que nous avons cru convenable d'insérer en notre feuille : toutefois nous mettons humblement notre responsabilité à couvert derrière cette dame, et, comme il s'agit ici d'une querelle de ménage, nous osons croire que le *sexe fort* nous pardonnera d'avoir servi d'écho à bon nombre de *vraies vérités*.

A PROPOS

CERCLE DES ARTS,

CONGRÈS SCIENTIFIQUE

Et de n'importe quoi.



Je commence à déclarer que je professe un degré quelconque d'estime pour cette moitié de l'humanité à laquelle j'ai l'avantage de ne point appartenir : il est, en effet, de notoriété publique que l'homme ne manque pas d'avoir certaine utilité à l'égard de la société, voire même vis-à-vis de notre sexe ; ne fût-ce que pour ramasser les gants de Madame, porter son ombrelle et caresser son angora ou ses caniches. C'est à raison de ce second rapport utilitaire que l'une des nôtres, Victoire, reine d'Angleterre, vient, pour le service et l'agrément de sa personne, de louer un Cobourg au prix de soixante-quinze mille livres sterling par an. Vous avouerez, en passant, que les services du premier sujet de la domesticité royale sont estimés à très haut prix, et que la souveraine aura le droit d'être exigeante.

Je déclare encore, avec notre spirituelle compatriote, Mlle Jane Dubuisson, que nous ne voulons aucun des prétendus droits sociaux et politiques de l'homme ; car l'un des vôtres, Messieurs, Charles Nodier, vous l'a dit : Dans la plus laide des sciences, et à la manière dont vous autres pauvres hommes vous vous êtes laissé traiter dans la désorganisation de l'État, je ne vois trop pourquoi nous pourrions désirer les tristes *prérogatives attachées à la patente d'un épicier*. Puisque d'ailleurs l'on assure qu'il ne serait *plus possible de s'empêcher pour Madame la préfet, ni de soupiner pour la receveur des contributions*, nous renonçons bien vite à ces futilités dignités.

Mais, après avoir exposé ce que chacun de nous veut bien de plein gré abandonner à ce *manœuvre* qui se nomme l'homme, il sera bien de stipuler ce que nous pouvons, ce que nous voulons.

Et d'abord, Messieurs les tyrans domestiques au petit pied, pénétrez-vous bien d'une chose, c'est que si nous vous cédon, le misérable empire de la forfanterie, de la fanfaronnade et de la force, nous le faisons seulement après avoir donné mille preuves de notre aptitude à vaincre sur ce terrain même ; nous le faisons, parce que, placées en dehors de vous et au-dessus de vous, nous voulons vous diriger, vous pousser, vous conduire, vous arrêter et vous soutenir aux jours de vos maladroites défaillances ; nous le faisons, enfin, parce que nous préférons le culte de l'esprit à l'exploitation de la matière, et parce que nous connaissons la toute-puissance de l'un sur la marche de l'autre.

Oh ! ne souriez pas ainsi, faibles et aveugles esclaves de notre volonté, qui vous croyez nos maîtres ; ne vous vantez pas follement de votre *haute sagesse*, insensés, dont l'un des vôtres encore, dont Bossuet a dit : *La sagesse de l'homme est toujours courte par quelque endroit* ; ne vous enorgueillissez pas de votre force, car votre force est pleine de faiblesse, car l'aiguillon de la moindre douleur la blesse, car le découragement l'abat, car le premier échec la brise : si vous avez pris dans vous-mêmes la pensée du crime, vous n'avez pas toujours le courage de l'exécuter ; si vous avez reçu de quelqu'une de nous le désir du bien, l'énergie vous manque pour l'accomplir.

Vous raillez encore ? Eh bien ! voyons et comptons. Quelles sont vos œuvres ? quelles sont les nôtres ? Vous parlez de la gloire des armes, mes beaux seigneurs, patience ! Entendons-nous. S'agit-il ici de cette sauvage folie qui pousse à tuer pour le plaisir de tuer ? Est-il question de l'insatiable soif du sang ? Oh ! alors, je le reconnais bien vite : c'est à l'homme qu'appartiennent la supériorité et le privilège des appétits brutaux. Parlez-vous, au contraire, de cette gloire, fille d'un courage éclairé, cueillie aux jours de la défense héroïque, et reconnue sainte par l'histoire ? Je vous demanderai s'il vous souvient des femmes de Sparte, fières de retrouver leurs enfants morts dans la victoire, et se maudissant d'avoir donné le jour à des fils survivant à leur défaite ? Sans faire ici vaine ostentation d'une érudition facile, je vous demanderai encore s'il vous souvient d'un nom béni par la France et dominant de toute sa hauteur les grands noms de notre histoire ? Le torrent anglais inonde et ravage la France, nos armées sont défaits et dispersées, le froid de la mort est monté jusqu'au trône : à qui donc le Ciel confiera-t-il le soin de sauver ce peuple qui désespère ? Hommes de peu de force et de peu de foi, ignorez-vous que, depuis Marie, c'est la femme qui sauve le monde ? Une jeune fille inspirée se lève : Jeanne s'est armée du glaive de Dieu ; l'étranger tombe sous le fer, comme la gerbe sous la faux du moissonneur ; puis, lorsque l'œuvre de la journée est finie, la fille des champs se

laisse saisir par des hommes et monte se coucher sur un lit de feu en louant le Seigneur. Si la gloire est le fruit du courage, si le courage est la science de l'énergie et du calme dans la douleur, à qui donc, mieux qu'à la femme, la gloire est-elle due ? Depuis le moment où la femme conçoit et enfante l'homme, jusqu'à celui où la mort vient glacer ses membres, quel long et patient apprentissage de la douleur ne fait-elle pas ? Le courage chez elle revêt quelquefois le cilice de la résignation, souvent il se manifeste en consolations, et toujours il s'en vient fortifier l'homme par des exhortations, par des conseils, par l'espoir. Dans son orgueil ingrat, stupide, l'homme se dit : « Je n'ai d'appui que ce roseau qui plie ; » mais l'insensé ne voit pas que cette complaisante et adroite faiblesse n'est autre que la force de la persuasion. Lorsqu'un soldat heureux a poursuivi la gloire, ne vous y trompez pas, l'amour le conduisait ; et, sous ce premier rapport, je suis fondée à soutenir que, si l'homme est souvent le bras, l'âme de son corps fut toujours la femme qu'il voulait mériter.

Osez-vous réclamer pour vous seuls le flambeau qui régit les nations ? Parmi vos longues listes de puissances souveraines, citez-moi des régulateurs de peuples, dont les noms dépassent en juste renommée ceux d'Elisabeth et de Catherine que le monde a proclamée *le Grand* ? Livrés à leurs courtisans ou à eux-mêmes, les monarques sont pleins de passions violentes et aveugles : la femme les protège contre leur propre colère.

Mais j'entends l'homme s'attribuer le monopole de la science et du génie. Je vois ces Messieurs fonder à eux seuls, et à notre exclusion, des congrès scientifiques, des projets de Cercle des arts, des Sociétés littéraires et des Académies, qui, par suite de notre absence, jouissent de l'obscurité la plus complète. Cette prétention de l'homme est tellement excentrique, qu'il ne sera pas besoin de grands efforts pour la réduire à sa juste valeur. Ne nous écartons pas d'un certain cercle d'années, et restons dans notre France. Quel est cet écrivain pour lequel les plus hardies spéculations de la philosophie sont des jeux d'enfant ? Cet écrivain est une femme, son nom est Staël. Quels sont ces deux chœurs dont les voix pleines d'harmonie, de poésie et de tendresse, marient avec tant d'amour leurs accords ? Ces deux poètes sont deux femmes, leurs noms sont Tasty et Valmore. La tragédie, cette reine sublime du plus grand de nos siècles, est réveillée : quel homme, à force de génie, est donc parvenu à réchauffer ses cendres longtemps froides ? Cet homme est une femme ; et Rachel, que Lyon a applaudie et qu'il applaudira bientôt encore, Rachel n'a pas encore trouvé un homme qui la seconde. Maintenant voici venir quelqu'un dont Châteaubriand a dit : « La révolution de juillet n'a produit que deux choses : Thiers et George Sand. » Sand s'est, du premier essor, élevée aussi haut que le talent et le style de l'écrivain puissent monter ; George Sand, je vous en demande bien pardon, Messieurs, George Sand n'est point un homme : demandez plutôt à cette juste susceptibilité de femme, et à cette perspicacité infinie, qui percent en ses ouvrages. La femme pressent et devient ce que l'homme est plus tard chargé d'explorer : la femme, au rapport de la Genèse, découvrit cette science du bien et du mal dont l'homme fit ensuite un si déplorable usage ; la femme porte par-devant le monde la clarté du génie, de l'inspiration et de la civilisation ; la femme est placée comme un phare entre le ciel et la terre ; les traits de l'ange se sont perpétués dans ses traits, dans ses formes demi-positives et demi-vaporeuses ; la grâce repose en elle, les splendeurs du ciel brillent dans ses regards, l'intuition de son ancienne patrie lui est restée : elle est là, semblable à la consolatrice, au bon ange de l'homme, exilée comme lui sur un peu de boue trempée de larmes, mais ne touchant que d'un pied à la terre et semblant prendre son vol vers les sphères éthérées, tendant l'une de ses mains à son compagnon de voyage et de l'autre lui montrant le ciel ; alors l'homme qui, malgré lui, se sent entraîné vers elle, se cramponne quelquefois au pan de sa robe pour la retenir près de lui, pour l'enchaîner à la terre : celui-là est l'homme brutal ; celui-là, Messieurs, je dois bien le dire sans flatterie, est presque universel ; mais quelquefois il s'exalte à la vue de la femme, il s'agenouille, il se laisse emporter par elle, il se dépouille du poids de la matière pour se spiritualiser et vivre de son souffle : celui-là est religieux et poète, il chante, il devine à son tour, il partage avec sa compagne, et par elle encore, le don du génie. Voilà ce que peut la femme.

Par tout ce qui précède, vous vous expliquez comment il s'est fait que, dans son dégoût des spéculations matérielles, notre sexe se soit laissé souvent dépouiller de ses droits à une terrestre puissance, et vous comprendrez ce que maintenant nous nous contentons de vouloir.

A vous, Messieurs, les préoccupations ambitieuses des intérêts du temps, à vous les stériles et repoussantes sollicitudes, à vous les machinations politiques, que, privés de nous, vous rendez si désastreuses, si noires de mensonges et d'iniquités ; mais à nous la moitié poétique, consolante et presque céleste de la vie humaine ; à nous le soin d'intervenir au milieu de vos disputes comme un joyeux rayon du soleil, qui, perçant les nues, vient réjouir nos champs désolés par l'orage. Ce que nous voulons, c'est guérir les blessures que vous avez faites, c'est vous empêcher de poser vos mains bien lourdes sur les plaies qui n'ont pas besoin d'être envenimées ; ce que nous voulons, c'est veiller sur les petits enfants que notre amour environne, c'est relever ceux qui tombent, c'est délivrer l'âme de la pesanteur du corps ; ce que nous voulons, c'est, suivant l'expression de Nodier, *c'est ne pas laisser couper nos ailes par une assemblée primaire*, c'est marcher libres en faisant le bien, c'est repousser l'insulte de

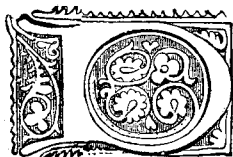
bas-bleu que vous attachez à toute femme artiste ; ce que nous voulons enfin, c'est reprendre notre place dans les sociétés littéraires et artistiques, c'est par notre présence leur rendre le charme et l'intérêt qui leur manquent. Rétablissez-nous donc dans nos droits, Messieurs, et gardez en mémoire la formule de nos volontés que vous venez d'entendre.

Pour mes sœurs et pour moi,

PAMÉLA.

M. Hippolyte Flandrin vient d'être nommé chevalier de la Légion d'Honneur. A titre de grand peintre et de notre compatriote, nous enregistrons la nouvelle avec plaisir.

Nouvelles Diverses.



Depuis le 23 juin, Mad. Pasta donne des représentations sur le Grand-Théâtre de Berlin. Le *Journal de Francfort* fait un éloge pompeux de la célèbre cantatrice, qui, le jour de sa première apparition, comptait parmi ses auditeurs un bon nombre de célébrités musicales d'Allemagne, entre autres Meyerbeer, Spontini, et Mendelssohn-Bartholdy. Il paraît, du reste, que Spontini, qui a pour lui la grande majorité du public, est en butte aux haines des musiciens de Berlin qui formulent contre l'illustre auteur la grave accusation de ne pas être l'auteur véritable de la *Vestale*, et qui, sous le prétexte du délit de lèse-majesté dont on l'accable, agissent en faveur de Meyerbeer que l'on voudrait voir à la tête de l'Opéra de Berlin. Si Spontini se retire, il est probable que sa place sera confiée non pas à Meyerbeer, mais bien à Mendelssohn-Bartholdy.

— On écrit de Munich, le 19 juin :

« Hier soir on a procédé solennellement au brisement du moule qui enveloppait la statue colossale en bronze de Mozart, exécutée par M. Stigelmayer pour Saltzbourg, ville natale de cet illustre compositeur. A cette opération assistaient LL. MM. le Roi et la Reine de Bavière et la Reine de la Grèce, le prince Luitpold, l'archiduchesse Sophie, toute la cour, ainsi qu'un grand nombre de personnages distingués de toutes les classes, parmi lesquels on remarquait la fille du célèbre Bozzaris, revêtue d'un magnifique costume national de la Grèce. Immédiatement après que la statue fut dégagée du moule, on la hissa sur son piédestal, et alors deux cents chanteurs exécutèrent, avec accompagnement d'un nombreux orchestre, trois compositions de Mozart, savoir : l'air *O Isis et Osiris* de la *Flûte enchantée*, la sérénade de *Cosi fan tutte*, et le chœur *O Dieu suprême* de la *Clémence de Tit*. Parmi les spectateurs régnait pendant toute la cérémonie le plus grand silence, qui n'a été interrompu que par les cris de *Vive Mozart* ! qui se sont fait entendre entre et après les morceaux de musique. »

— A propos de la reprise de *Phèdre* de Racine, à la Comédie-Française, Jules Janin, qui est parti de là pour s'occuper exclusivement de l'*Hippolyte* d'Euripide, dans son compte-rendu, Jules Janin, le très spirituel et très influent critique, vient encore de découvrir une grande actrice. Qui ne sait que Jules Janin a prédit, le premier, Mlle Rachel, qu'il abandonne aujourd'hui au succès qu'il avait lui-même préparé ? Ce soir-là Mlle Maxime, une débutante, jouait *Phèdre*, et Jules Janin de s'écrier : « Pour nous, depuis le jour où presque seul, dans une salle vide et silencieuse, après douze ou quinze débuts sans retentissement et sans éclat, nous avons découvert la nouvelle et puissante Hermione, depuis le jour où nous avons prêté si délicieusement une oreille attentive et charmée à cette mélodie admirable qui peut tenir la place de toutes les autres qualités dramatiques, nous n'avons rien entendu qui se pût comparer à la verve, à l'entrain, à l'enthousiasme exalté de Mlle Maxime : non, Mlle Duchesnois elle-même ne dirait pas mieux. » — On le voit, ce n'est pas autre chose qu'une rivalité très grave et très sérieuse que Jules Janin oppose là à Mlle Rachel. Nul doute que Mlle Maxime n'ait le germe d'un talent extraordinaire, puisque Jules Janin la met sur la même ligne que Mlle Duchesnois ; mais n'y a-t-il pas là, de la part du feuilletonniste des *Débats*, quelque peu de rancune pour Mlle Rachel ?

— On lit dans le *Journal des Débats* :

Enfin Molière aura dans sa patrie, dans sa ville natale, un monument digne de la France et de lui. Les représentations données, les souscriptions faites, et les crédits votés, dans une si louable intention, par l'Etat et la ville de Paris, étaient encore insuffisants. Sur les 211,000 francs provenant de ces différentes sources, l'achat seul de la maison, qui doit fournir en partie le terrain, en avait employé 164,000. On n'en possédait plus que 47,000. Epargnerait-on cependant l'espace et la matière dans un monument national élevé au grand écrivain que l'Europe entière nous envie et qu'elle admire ? Refuserait-on, de nos jours, un peu de marbre, un peu de bronze à Molière, comme on avait jadis refusé un peu de terre à ses cendres ? Feraient-on, par économie, de la maison attenante au monument, une habitation particulière ? Ne valait-il pas cent fois mieux qu'elle devint une propriété communale, pour qu'aucun des conflits, des débats qu'entraîne d'ordinaire un voisinage, ne pût porter atteinte à la consécration qu'on se propose ? Toutes ces questions, pour être résolues dans le sens le plus favorable, exigeaient 178,000 francs ; les 46,000 francs provenant des fonds précédemment votés réduisaient d'autant cette somme. Restaient encore 132,000 francs à trouver.

Le conseil municipal de Paris, dans sa séance de vendredi dernier 25 juin, s'est occupé des propositions que lui présentait, à ce sujet, le préfet de la Seine. Le rapporteur, M. Boulay (de la Meurthe) a plaidé avec chaleur la cause du génie devant des hommes qui sont tous sensibles à sa gloire, et les cent trente-deux mille francs nécessaires ont été votés sans obstacle. Une résolution si généreuse honore la ville de Paris, le théâtre et les lettres : elle assure à l'édifice grandeur, noblesse, élégance et solidité. On sait qu'il s'élèvera sur des plans heureusement conçus par M. Visconti. La figure principale doit être en bronze ; les deux statues accessoires seront en marbre. Les constructions attendant à l'édifice deviendront propriété communale. On pense qu'avant peu de mois le monument de Molière sera terminé : puisse-t-il être aussi durable que ses œuvres !

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Les Bureaux de L'ARTISTE EN PROVINCE sont actuellement situés rue de l'Arbre-Sec, 31, au 1^{er}. On s'abonne aussi à Lyon, chez MM. Chevalier et Dizier, place de l'Herberie; Chambet, libraire, quai des Célestins; Guigard, libraire, place des Terreaux; Th. Guymon, rue Lafont, 26; et au magasin de musique de MM. Benacci et Peschier, rue Saint-Côme.



**BERLINES-POSTES
DU COMMERCE,**

LE COMTE ET C^e,

DE LYON A PARIS,

par

Chalon, Auxerre et Fontainebleau.

Correspondance directe

Avec les bateaux à vapeur les **PAPIN**,

DE LYON A CHALON.

Ce nouveau service en poste, sans changement de voiture, et par des diligences élégantes et commodes, à coupé, intérieur, rotonde à quatre places, et cabriolet d'impériale, se fait avec une rapidité que l'on n'avait pas encore obtenue sur cette route.

Départs tous les jours de Lyon

par les bateaux à vapeur les **PAPIN** de la Saône, et par diligences, en cas d'interruption du service par eau.

Bureaux pour l'enregistrement des voyageurs et des marchandises :

A LYON, rue Ste-Marie, 6, à l'angle de la place des Terreaux;

A CHALON, hôtel des Trois-Faisans;

A PARIS, rue Croix-des-Petits-Champs, 12, à côté du passage Véro-Dodat, près le Palais-Royal.

(71)

**AVIGNON en 10 heures
de marche.**

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin
du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

	Premières.	Secondes.
VALENCE.	10 f.	7 f. 50 c.
AVIGNON et BEAUCAIRE	20 f.	15 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.

S'adresser à MM BONNARDEL frères et Fourn, propriétaires des superbes bateaux neufs

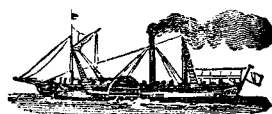
**le Crocodile, le Marsouin, le Mistral,
le Sirocco,**

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (72)

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (73)

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS,

Se rendant à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHE,

et remontant de Beaucaire à Lyon

EN DEUX JOURS,

Part du quai de la Charité

A 4 HEURES DU MATIN.

Les Bureaux sont quai Monsieur, 419. (74)

Au Parisien.

A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 50 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (75)